

la voie des réformes, du progrès et de la démocratie. Les hommes considérables des divers partis progressistes figuraient dans ces réunions, où se rencontrèrent MM. Odilon Barrot, Duvergier de Hauranne, G. de Beaumont, L. de Malleville, Thiers, Carnot, Garnier-Pagès, Pagnerre, Recurt, Abbaticci, Ilavin, de Lasteyrie, de Tocqueville, Dufaure, etc. En outre, des comités d'électeurs, de journalistes et d'autres citoyens se formèrent de toutes parts et centralisèrent leur action. Le but commun était la réforme électorale et parlementaire; les moyens d'action, le pétitionnement et des banquets organisés à Paris et dans les départements, destinés à donner au mouvement réformiste la vitalité, l'ensemble et l'énergie. Il est à peine nécessaire de rappeler les divergences de principes qui différencient, sans les séparer, les partisans de la réforme. C'est ainsi que les républicains allaient jusqu'au suffrage universel, tandis que les opposants dynastiques se contentaient de l'adjonction des capacités. Mais cela ne nuisait pas à l'ensemble du mouvement, et l'accord de toutes ces nuances sur la nécessité de l'extension du suffrage montrait assez que le système du *pays légal* avait fait son temps, et que la France ne voulait plus être gouvernée exclusivement par une oligarchie de grands propriétaires, régime condamné non-seulement par le droit, mais encore par les honteuses corruptions électorales des derniers temps.

Ce fut M. Pagnerre qui fit adopter l'idée des banquets politiques, dont M. Guizot à Lizieux, M. Lacave-Laplagne à Mirande, et M. Duchâtel à Mirambeau, avaient, par leur exemple, démontré la valeur et prouvé la légitimité. Chose piquante, en effet, ces réunions, dont le gouvernement va bientôt contester la légalité, avaient été inaugurées par les membres les plus rétrogrades du cabinet.

Le premier banquet eut lieu à Paris, sous la présidence de M. de Lasteyrie, le 9 juillet 1847, dans l'établissement du *Château-Rouge*, non désormais historique. Douze cents personnes y assistèrent, parmi lesquelles quatre-vingt-six députés et un grand nombre d'électeurs, de journalistes, de gardes nationaux, d'étudiants, de juges au tribunal de commerce, de négociants, etc. M. Ledru-Rollin, qui avait peu de confiance dans l'alliance avec la gauche dynastique, s'abstint de prendre part à cette imposante manifestation, par un respectable scrupule de conscience et d'opinion.

La réunion, cependant, eut un grand caractère. Une foule immense l'entourait, en la protégeant de son adhésion enthousiaste. De nombreux toasts furent portés : à la *souveraineté nationale*, par le vénérable M. de Lasteyrie; à la *Révolution* de 1830, par M. Recurt; à la *réforme électorale et parlementaire*, par M. Pagnerre, etc. Chose digne de remarque, dit M. Garnier-Pagès, ce n'est point des mains républicaines que le système reçut ses plus cruelles blessures. Les républicains avaient surtout fait appel aux principes. La lutte des dynastiques, plus voisine, s'échappa en paroles d'amertume contre la politique délétère et personnelle qui emportait la royauté vers des abîmes.

M. Odilon Barrot, surtout, fut extrêmement vif. Il sera curieux de voir bientôt tous ces opposants dynastiques, si ardents pendant la lutte, commencer les premiers la réaction contre la république de Février, qu'ils avaient tant contribué à amener.

Le retentissement de ce banquet fut immense, et les discours, reproduits par les journaux, passionnèrent l'opinion publique dans le pays entier. L'agitation gagna rapidement les départements. Bientôt eurent lieu : le banquet de Colmar, présidé, chose grave, par M. Rossée, premier président de la cour royale; celui de Strasbourg, présidé par M. de Liechtenberger, bâtonnier de l'ordre des avocats et conseiller municipal; celui de Soissons; celui de Saint-Quentin, auquel assistaient le maire et les adjoints, des conseillers généraux et municipaux, de nombreux députés, de grands industriels, les maires de plusieurs villes, des officiers supérieurs de la garde nationale, etc. Partout, d'ailleurs, l'élite de la bourgeoisie, des avocats, des magistrats, des professeurs, des propriétaires, des fonctionnaires publics, s'associaient aux hommes politiques dans ces grandes manifestations. La réforme était bien réellement dans les vœux de la France entière; l'impopularité du gouvernement de Louis-Philippe augmentait de jour en jour, et il devint de plus en plus visible que son obstination réactionnaire allait amener sa chute. On put se convaincre alors que le fond de la France était démocratique; car les affaires de la Révolution étaient précisément faites par la classe qui possédait les grands instruments du pouvoir, la richesse, les droits politiques et l'éducation. Le peuple suivait le mouvement d'enthousiasme, et avec le vague instinct qu'il s'agissait, au fond, de son émancipation intellectuelle et sociale. Compiègne, Orléans, Meaux, Comomiers, la Charité, Loudéac, Cosne, Melun, Chartres, etc. eurent tour à tour leur banquet pour la réforme; et ces manifestations, qui n'étaient pas sans analogie avec les *pronunciamientos* des villes espagnoles, se multiplièrent encore sous l'impression des hontes et des scandales qui marquèrent la fin de ce règne.

Jusqu'alors, aucun dissentiment ne s'était élevé. Mais voici qu'à Cosne, les organisateurs du banquet, pour bien marquer qu'ils

agissaient dans les limites constitutionnelles, demandèrent qu'un toast fût porté au roi. Un jeune magistrat, M. Gambon, qui fut depuis représentant du peuple, protesta contre cette exigence et se retira. Le ministère le fit suspendre de ses fonctions de juge, par la cour de cassation. D'autres faits de la même nature ne tardèrent pas à se produire. Les quelques dissidents de l'opinion radicale, qui d'abord s'étaient tenus à l'écart dans la crainte que ce corcert avec les dynastiques n'impliquât pour eux une sorte d'adhésion à la monarchie, avaient cependant été bientôt entraînés dans le mouvement. MM. Ledru-Rollin et Flocon parurent au banquet de Lille; leur présence causa quelque ombre à M. Odilon Barrot, qui demanda alors qu'on ajoutât au toast à la *réforme* la formule suivante, dont on comprend la portée : *comme moyen d'assurer la pureté et la sincérité des institutions de Juillet*. Les commissaires refusèrent; M. Odilon Barrot se retira. Malgré ces difficultés, le mouvement ne se ralentissait point, et Castres, Lyon, Valence, Béziers, Valenciennes, Montargis, Arras, Amiens, Saint-Germain, Châteaudun, Condom, Rochechouart venaient, tour à tour, prendre leur rang dans cette revue des forces de la grande armée réformatrice. Autres symptômes : plusieurs conseils généraux, notamment celui du département de la Seine, se prononcèrent en faveur de la réforme, et le ministère fut vaincu dans plusieurs élections partielles; à Rochefort, un aide de camp du roi, M. Dumas, ne fut pas réélu; Dijon, Chalon-sur-Saône, eurent leurs banquets exclusivement démocratiques, et les souvenirs de l'ancienne République furent hardiment évoqués par MM. Ledru-Rollin, Baune, Louis Blanc, Étienne Arago, etc. C'était la nuance la plus tranchée du parti radical. Les radicaux parlementaires, MM. Garnier-Pagès, Pagnerre, etc., appuyés par le *National*, comme le groupe ci-dessus l'était par la *Réforme*, répugnaient moins à une alliance avec la gauche dynastique. Toutefois, ils s'abstinrent de prendre part aux banquets où était porté le toast au roi ou aux *institutions de Juillet*. Il est inutile d'énumérer ici toutes les villes qui furent tour à tour le théâtre de ces grandes agapes politiques, ainsi que tous les hommes considérables qui y prirent part. Le pays tout entier s'était prononcé; et l'on peut dire qu'à la fin de cette fameuse campagne des banquets, le gouvernement et le *pays légal* étaient condamnés par la France elle-même.

Le ministère, qui avait eu d'abord la pensée d'interdire ces réunions, s'était senti impuissant en présence d'aussi éclatantes manifestations, et il avait fléchi. Mais, au début de la session de 1848, il manifesta l'intention d'empêcher le banquet du XII^e arrondissement de Paris, qui devait couronner tous les autres; l'initiative de ce banquet avait été prise par des chefs de la garde nationale, des députés, des conseillers municipaux, etc., et il était patronné par le comité central et les comités parlementaires. Ce banquet du XII^e arrondissement, qui n'a pas eu lieu, est le plus célèbre dans l'histoire de ce temps. D'un côté, le gouvernement annonçait, dans un langage insultant, qu'il s'opposerait par la force à ce qu'il eût lieu; de l'autre, les électeurs, les comités, les députés, les citoyens, invoquant le principe constitutionnel du droit de réunion, continuaient à l'organiser. Il devenait évident qu'un choc terrible allait se produire, et que les coups de fusil allaient remplacer le bruit des verres et des discours. On sait que la révolution de Février sortit de cette situation, et qu'elle commença le jour même qui avait été fixé pour le banquet. V. RÉVOLUTION DE FÉVRIER.

Cette histoire des banquets fut close par un mot bien connu de Lamartine.

Le 24 février, au moment où le gouvernement provisoire se rendait à l'Hôtel de ville, après sa nomination, le cortège s'arrêta devant la caserne du quai d'Orsay. Les dragons, pour fraterniser avec le peuple, offrirent un verre de vin à Lamartine, qui l'éleva en présence de tous et, avant de le boire, s'écria en souriant : « Mes amis, c'est le banquet ! »

Les rires éclatèrent avec les applaudissements. Ce fameux banquet avait été, en effet, la pierre d'achoppement de la monarchie de Juillet. Le ministère était deux fois vaincu : par les armes et par l'esprit.

BANQUET DU XII^e ARRONDISSEMENT.
V. BANQUETS RÉFORMISTES ET FÉVRIER 1848 (révolution du 24).

Banquet de Platon (I-E). Dans cet immortel dialogue, Platon suppose qu'un certain Agathon célèbre, au moyen d'un banquet, une victoire poétique qu'il a remportée. Chacun des convives, Phèdre, Pausanias, Aristophane, expose ses principes sur l'amour. Il en résulte une discussion ingénieuse, profonde, poétique, d'où Platon fait ressortir la spiritualité de l'amour, dont le véritable objet est la vertu. Chacun décrit tour à tour ce sentiment selon ses idées, son tempérament, son caractère. Socrate, sommé de parler à son tour, raconte une conversation qu'il a eue jadis avec une femme de Mantinée, nommée Diotime : artifice fort simple, qui permet à Platon de faire passer sans invraisemblance, par la bouche de son maître, les idées qui lui sont personnelles et auxquelles So-

crate n'avait certes songé de sa vie, et d'exalter, pour ainsi dire, le souffle lyrique de son âme.

Dans ce magnifique discours, Diotime enseigne à Socrate l'origine de l'amour, et lui raconte le mythe de *Pôros* et *Penia*, diversément expliqué par les commentateurs. Elle lui démontre successivement comment l'objet de l'amour est la beauté, mais la beauté morale, la sagesse, la vertu, la gloire, l'immortalité; enfin, la beauté souveraine, innée, absolue. « Le vrai chemin de l'amour, dit-elle, c'est de commencer par les beautés d'ici-bas, et les yeux attachés sur la beauté suprême, de s'y élever sans cesse en passant par tous les degrés de l'échelle, des beaux corps aux beaux sentiments, des beaux sentiments aux belles connaissances, jusqu'à ce que, de connaissances en connaissances, on arrive à la connaissance par excellence, qui n'a d'autre objet que le beau lui-même, et qu'on finisse par le connaître tel qu'il est en soi.

Supposons un homme qui contemplerait la beauté pure, simple, sans mélange, non chargée de chairs, ni de couleurs humaines, ni de toutes les autres vanités périssables, en un mot, la beauté divine, la beauté nue, la beauté absolue; pensez-vous que ce lui serait une vie misérable, d'avoir les regards tournés de ce côté, de contempler, de posséder un tel objet? Ne croyez-vous pas, au contraire, que cet homme, qui percevait le beau par l'organe auquel le beau est perceptible, sera seul capable, ici-bas, d'engendrer, non pas des fantômes de vertu, puisqu'il ne s'attache pas à des fantômes, mais des vertus véritables, car c'est à la vérité qu'il s'attache? Or, c'est à celui qui enfante et nourrit la véritable vertu qu'il appartient d'être aimé de Dieu; et, si quelque homme mérite d'être immortel, c'est celui-là entre tous. »

Telle est la doctrine platonicienne sur l'amour.

La fin du dialogue est consacrée presque tout entière au panegyrique de Socrate, au tableau de sa vie comme homme, comme citoyen et comme instituteur de la jeunesse. Rien ne saurait donner l'idée de cette admirable apologie, aussi piquante et aussi originale dans la forme que satisfaisante et complète au fond; c'est le frivole Alcibiade qui s'est chargé de tracer le portrait de son maître.

Il vient d'entrer dans la salle du festin, avec quelques joyeux compagnons, dans l'équipage d'un homme qui a fait bombance ailleurs. Il est ivre; et il débite, avec la verve et la vérité du vin, tout ce qu'il sait de Socrate, tout ce qu'il a vu de lui, tout ce qu'il a contre lui sur le cœur. Voici quelques traits du début de sa bouffonne et sérieuse harangue : « Je soutiens que Socrate ressemble tout à fait à ces Silènes qu'on voit exposés dans les ateliers des statuaires, et que les artistes représentent avec des pipeaux ou une flûte à la main : séparez les deux pièces dont ces Silènes se composent, et vous verrez dedans la figure sainte de quelque divinité. Je soutiens ensuite qu'il ressemble au satyre Marsyas. Quant à l'extérieur, toi-même, Socrate, tu ne pourrais contester l'exactitude de mes comparaisons; et, quant au reste, elles ne sont pas moins justes. En voici la preuve : Es-tu, oui ou non, un railleur effronté? Si tu le nies, je produirai des témoins. N'es-tu pas aussi un joueur de flûte, et bien plus merveilleux que Marsyas? Il charmaient les hommes par la puissance des sons que sa bouche tirait des instruments... La seule différence qu'il y ait entre toi et lui, c'est que, sans instruments et simplement par tes discours, tu produis les mêmes effets. » Suit le tableau des prestiges de cet homme divin, et le récit de ses relations avec Alcibiade, à Athènes, à l'expédition militaire de Protidée et à la déroute de Delium. Puis le harangueur revient à sa première idée, et compare, non plus Socrate, mais les discours de Socrate, aux Silènes qui s'ouvrent : « Malgré le désir qu'on a d'entendre parler Socrate, ce qu'il dit paraît, au premier abord, parfaitement grotesque. Les mots et les expressions que revêt extérieurement sa pensée sont comme la peau d'un satyre. Il vous parle d'ânes bâtés, de forgerons, de cordonniers, de corroyeurs, et on le voit disant toujours les mêmes choses dans les mêmes termes : de sorte qu'il n'est pas d'ignorant ni de sot qui ne soit prêt à se moquer de ses paroles. Mais, qu'on ouvre ses discours, qu'on pénétre à l'intérieur, et l'on trouvera d'abord qu'eux seuls ont du sens; ensuite, qu'ils sont tout divins, qu'ils renferment en foule de saintes images de vertu, et presque tous les principes de la morale, je me trompe, tous les principes sur lesquels doit fixer son esprit quiconque aspire à devenir homme de bien. »

Suivant Wieland, le *Banquet* est un ouvrage de luxe poétique, auquel toutes les Muses ont pris part, et dans lequel Platon a répandu, comme de la corne d'Amalthée, toutes les richesses de son imagination, de son esprit, de son sel attique, de son éloquence et de son talent pour la composition; ouvrage travaillé, poli et perfectionné à la lueur de la lampe nocturne, et par lequel Platon a voulu nous montrer qu'il dépendait de lui d'être, à son choix, le premier parmi les orateurs, les poètes ou les sophistes de son temps.

Il existe bien des traductions françaises du divin philosophe. Racine a traduit le *Banquet*,

pour complaire à Mlle de Rochechouart, qui a achevé l'ouvrage commencé par son illustre ami. La meilleure est celle de M. Victor Cousin.

C'est surtout en lisant le *Banquet* que l'on trouve justes ces mots de Mme de Beauharnais : « Je vois dans Platon l'esprit d'un sage, le génie d'un poète, la morale d'un ange et le cœur d'une femme. »

L'influence de ce dialogue a été immense en tout temps. Ce sont les idées sur l'amour qu'on y trouve développées qui ont donné naissance à cette locution si connue de l'*amour platonique*, pour parler de l'amour épuré, dégagé de tout désir physique. Le *Banquet* offre le type de cet amour mystique, enthousiaste et chevaleresque, qui a surtout fleuri dans les temps modernes. Si cet amour est né surtout des idées chrétiennes et guerrières du moyen âge, il doit beaucoup aussi au *Banquet de Platon*, car c'est là qu'il a trouvé sa théorie. Il n'était qu'un sentiment : la lecture de ce dialogue l'a éclairé sur sa propre nature; il est devenu une science, qui, à son tour, s'est répandue et accréditée à l'aide du sentiment. Il est curieux d'étudier par quelles gradations l'auteur arrive à le définir. Phèdre, le premier interlocuteur, proclame l'amour une source d'héroïsme, parce qu'il inspire la honte du mal et l'émulation du bien. A côté de cet amour, Agathon en chante un autre dans un hymne digne d'Anacréon : l'amour tel qu'il est dans l'Olympe païen; mais il idéalise la divinité, tout en lui conservant une réalité charmante, par un heureux mélange du langage des sens et du langage de l'âme. « L'amour, dit-il, plane et se repose sur tout ce qu'il y a de plus tendre; car c'est dans les âmes des dieux et des hommes qu'il fait sa demeure, et encore il ne s'arrête que dans les cœurs tendres. Or, s'il ne touche jamais de son pied, de son aile ou du reste de son corps, que la partie la plus délicate des êtres les plus délicats, ne faut-il pas qu'il soit doué lui-même de la délicatesse la plus exquise? Amour et laideur sont en guerre partout et toujours. Jamais l'amour ne se fixe dans rien de fétide, corps ou âme; mais, où il trouve des fleurs et des parfums, c'est là qu'il se plaît, qu'il s'arrête. » Puis, passant à l'objet de l'amour, à la beauté, Platon l'examine dans les chefs-d'œuvre de la statuaire antique; il s'applique à faire sortir l'idée de la forme. « Il fait, dit M. Saint-Marc Girardin, entrevoir, dans les marbres de Phidias et de Praxitèle, l'idée divine qui y était captive, et ressortit la splendeur de la beauté morale dans la splendeur de la beauté matérielle. »

Le travail du génie de Platon, pour aller du beau au bon, apparaît surtout dans la transformation morale qu'il fait subir à l'idée de cet amour grec, si bien caractérisé par ce vers du chaste Racine :

Dans quels égarements l'amour jeta la Grèce !

Cet amour, étrange en ses égarements, Platon le purifie. Il prend tous ses instincts grossiers pour les spiritualiser. L'objet de l'amour même, la génération, il la transforme en la loi de perpétuité de la nature humaine : « C'est par là que l'humanité dure et s'immortalise sur la terre, effaçant les vieillards qui tombent sous les jeunes gens qui fleurissent. » Ne soyons donc pas étonnés si tous les êtres attachent tant de prix à leurs rejetons, puisque l'ardeur de l'amour, dont chacun est tourmenté sans cesse, a pour but l'immortalité. Ce désir, comme le soutient Socrate, c'est la beauté qui l'excite, mais la beauté des sentiments et des idées, dont la perception conduit à l'idée suprême du beau; la beauté du corps n'est que le premier degré de l'échelle de beauté. La beauté de l'âme est tout; celle des formes, rien.

Tels sont les dogmes de cette religion nouvelle de l'amour et de la beauté immatérielle, révélés dans le *Banquet de Platon*, dogmes sympathiques à la philosophie et au christianisme, trop purs pour convenir au polythéisme. L'arrivée d'Alcibiade ivre dans la salle du festin nous semble même l'emblème du paganisme étouffant la voix de la philosophie.

L'influence de cet *amour platonique* a surtout brillé dans trois grandes phases : la première avec les pères de l'Eglise, la seconde avec Dante et Pétrarque, la troisième, en Italie, avec les platoniciens du xvi^e siècle et les Médicis. En France, dans le grand siècle, on en retrouve un reflet dans les œuvres religieuses, surtout chez Fénelon. La grande différence entre le système de Platon et celui des chrétiens, c'est que ces derniers dédaignent l'amour terrestre comme une entrave à l'amour du beau suprême, tandis que le disciple de Socrate l'honore comme un acheminement vers cet amour. L'idée de Platon, pure, mais un peu vague, est plus faite pour les besoins de l'imagination que pour ceux du cœur; dans le christianisme, l'idée du beau, devenu l'amour de Dieu, s'adresse plus au cœur qu'à l'esprit.

Le *Banquet* est supérieur au *Gorgias* et au *Protagoras* par le coloris des portraits, et à tous les autres dialogues de Platon par le mouvement, la progression des idées, la variété des tons, l'harmonie poétique et morale, la souplesse du style, où le comique, le gracieux, le grotesque et le sublime s'enlacent et se fondent sans effort dans une gamme infinie, où l'intelligence se repose, où l'imagination se complait, comme dans le mirage d'un monde immatériel.